

prennent ce parti ; — mais nous préférons ne parler ni d'Aristote, ni d'Horace, ni de Schlegel, et laisser en repos l'Architectonique, l'Esthétique et l'Ésotérique, et toutes les majestueuses désinences en *ique* qui donnent une physionomie si rébarbative aux préfaces du jour.

Assurément bien des esprits chagrins, embusqués au tournant de quelque feuilleton, demanderont quel est le sens et le but de ce livre. — Il ne manque pas, en ce siècle de chiffres, de mathématiciens qui diraient, après avoir entendu *Athalie* : « Qu'est-ce que cela prouve ? » — Question beaucoup plus légitime après la lecture de *Fortunio*.

Hélas ! *Fortunio* ne prouve rien, — si ce n'est qu'il vaut mieux être riche que pauvre, quoi qu'en puissent dire M. Casimir Bonjour et tous les poètes qui font des anti-thèses sur les charmes de la médiocrité.

*Fortunio* est un hymne à la beauté, à la richesse, au bonheur, les trois seules divinités que nous reconnaissons. — On y célèbre l'or, le marbre et la pourpre. Du reste, nous en prévenons les femmes de chambre sensibles, l'on y trouve peu de doléances sur les âmes dépareillées, la perte des illusions, les mélancolies du cœur et autres platitudes prétentieuses qui, reproduites à satiété, énervent et amollissent la jeunesse d'aujourd'hui. — Il est temps d'en finir avec les maladies littéraires. Le règne des phthisiques est passé. — Le spiritualisme est une belle chose sans doute ; mais nous dirons avec le bonhomme Chrysale, dont nous estimons fort la bourgeoise raison :

Guenille si l'on veut ; ma guenille m'est chère.

Beaucoup de gens pourront crier à l'in vraisemblance et à l'impossibilité ; mais ces gens-là courront le risque de se tromper souvent : le roman de *Fortunio* est beaucoup plus vrai que bien des histoires. — Si quelques magnificences semblent exorbitantes et fabuleuses aux esprits économes de l'époque, nous pourrions au besoin désigner les en-

droits, et le masque qui couvre la figure des personnages n'est pas tellement impénétrable qu'il ne laisse transparaître les physionomies.

Selon notre habitude, nous avons copié sur nature les appartements, les meubles, les costumes, les femmes et les chevaux, avec curiosité, scrupule et conscience, nous avons très-peu arrangé et seulement quand les nécessités de la narration l'exigeaient impérieusement. Tout cela ne veut pas dire que *Fortunio* soit un bon livre, ni même un livre amusant ; mais au moins toutes les formes extérieures y sont étudiées de près, et rien n'y est peint de convention.

L'on peut voir par ce peu de lignes la maigre sympathie que nous avons pour les romans à grandes prétentions.

Si cependant l'on voulait à toute force donner un sens mythique à *Fortunio*, Musidora, dont la curiosité cause indirectement la mort, ne serait-elle pas une Psyché moderne, moins la pureté virginale et la chaste ignorance ? Nous avons fait *Fortunio* assez beau, assez comblé de perfections pour représenter convenablement l'Amour ; et d'ailleurs tout le monde en cette vie n'est-il pas à la poursuite d'un Eldorado introuvable ?

Les saint-simoniens seraient bien maîtres d'y voir la réunion symbolique de l'Orient et de l'Occident, depuis longtemps préconisée ; mais, comme dit *Fortunio* : « Quel gaz remplacera le soleil ? »

#### CHAPITRE PREMIER.

George donnait à souper à ses amis, non pas à tous, car il en avait bien deux ou trois mille, mais seulement à quelques lions et à quelques tigres de sa ménagerie intime.

Les soupers de George avaient une célébrité d'élégance joyeuse et de sensualité délicate qui faisait regarder comme une bonne fortune d'y être invité ; mais cette faveur était

difficilement accordée, et bien peu de noms pouvaient se vanter d'être inscrits habituellement sur la bienheureuse liste. Il fallait être grand clerc en fait de belle vie, éprouvé au feu et à l'eau, pour être admis dans le sanctuaire.

Quant aux femmes, les conditions étaient encore plus exorbitantes : la beauté la plus parfaite, la corruption la plus exquise, et vingt ans tout au plus. On pense bien qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes au souper de George, quoique au premier coup d'œil la seconde des conditions semble assez facile à remplir ; cependant il y en avait quatre ce soir-là, quatre superbes créatures, quatre pur sang, des anges doublés de démons, des cœurs d'acier dans des poitrines de marbre, des Cléopâtres et des Imperias au petit pied, les monstres les plus charmants que l'on puisse imaginer.

Malgré toutes les raisons du monde qu'avait le souper d'être fort gai, il était peu animé : bons compagnons, chère transcendante, vins très-vieux, femmes très-jeunes, des bougies à faire pâlir le soleil en plein midi, tous les éléments avec quoi se fabrique ordinairement la joie humaine se trouvaient réunis à un degré bien rare à rencontrer ; pourtant un crêpe de grise langueur s'étendait sur tous les fronts. George lui-même dissimulait mal une contrariété et une inquiétude visibles que le reste des convives semblait partager.

On s'était mis à table à la sortie des Bouffes, c'est-à-dire sur le minuit. Une heure allait sonner à une magnifique pendule de Boule, posée sur un piédoche incrusté d'écaïlle, et l'on ne venait que de prendre place.

Un siège vide indiquait un absent qui avait manqué de parole.

Le souper avait donc commencé sous l'impression désagréable d'une attente trompée et de mets qui n'étaient plus aussi à point ; car il est en cuisine comme en amour une minute qui ne revient pas et qui est extrêmement difficile à saisir. Il fallait assurément que ce délinquant fût un

personnage très-vénéré parmi la bande, car George, gourmand à la manière d'Apicius, n'aurait pas attendu deux princes un quart d'heure.

Musidora, la plus piquante des quatre déesses, poussa un délicieux soupir, semblable au roucoulement d'une colombe malade, qui voulait dire : « Je vais passer une nuit funèbre et m'ennuyer horriblement ; cette fête débute mal, et ces jeunes gens ont l'air de croque-morts. »

— Que Dieu me foudroie ! fit George en brisant dans ses doigts un verre de Venise de la plus grande richesse, épanoui comme une clochette sur son pied tourné en vrille et traversé de spirales laiteuses. La clochette rompu répandit sur la nappe, au lieu de rosée, quelques larmes d'un vieux vin du Rhin plus précieuses que des perles d'Orient. — Une heure, et ce damné de Fortunio qui ne vient pas !

La belle enfant se trouvait assise à côté du siège vacant destiné à Fortunio, ce qui l'isolait complètement de ce côté.

On avait réservé cette place à Fortunio, comme une place d'honneur, car Musidora appartenait au plus haut rang de l'aristocratie de beauté ; et, assurément, pour être reine, il ne lui manquait qu'un sceptre : elle l'aurait peut-être obtenu dans un siècle de poésie, dans ce temps fabuleux où les rois épousaient des bergères. Il n'est pas sûr d'ailleurs que Musidora eût accepté un roi constitutionnel. Elle paraissait s'amuser fort peu ; elle avait même bâillé une ou deux fois assez ostensiblement : personne ne lui convenait parmi les convives, et, sa coquetterie n'étant pas intéressée, elle restait froide et morne comme si elle eût été entièrement seule.

En attendant que Fortunio vienne, jetons un coup d'œil sur la salle et les convives qu'elle renferme.

La salle est d'un aspect riche et noble ; des boiseries de chêne relevées d'arabesques d'or mat revêtent les parois du mur ; une corniche précieusement sculptée,

soutenue par des enfants et des chimères, règne tout autour de la salle; le plafond est traversé par des poutres brodées d'ornements et de ciselures qui forment des caissons où l'on a dessiné des figures de femmes, sur fond d'or, dans le goût gothique, mais avec un pinceau plus souple et plus libre. Dans les entre-deux des fenêtres sont posés des crédences et des buffets de brèche antique portés par des dauphins d'argent aux yeux et aux nageoires d'or, dont les queues entortillées forment de capricieuses volutes. Tous ces buffets sont chargés de vaisselle armoriée et de flacons de formes étranges contenant des liqueurs inconnues; d'amples et puissants rideaux de velours nacarat doublés de moire blanche, frangés de crépine d'or, retombent sur les fenêtres à vitrage de couleur, garnies de triples volets qui empêchent aucun bruit de transpirer du dehors au dedans et du dedans au dehors; une grande cheminée, aussi de bois sculpté, occupe le fond de la pièce; deux cariatides à la gorge aiguë, aux hanches onduleuses, aux grands cheveux échappés par nappes, deux figures vivantes, dignes du ciseau de Jean Goujon ou de Germain Pilon, remplacent les chambranles et soulèvent sur leurs épaules un linteau transversal délicatement ouvré et couvert de feuillages d'un fini précieux. Au-dessus, une glace de Venise taillée à biseau, très-étroite et placée dans le sens de sa largeur, scintille entourée d'une bordure magnifique. Une forêt entière flambe dans la gueule de cette vaste cheminée, garnie à l'intérieur de marbre blanc, où deux grands dragons de bronze, avec des ailes onglées, font l'office des chenets ordinaires. Trois lustres de cristal de roche, chargés de bougies, pendent du plafond comme les grappes gigantesques d'une vigne miraculeuse; douze torchères de bronze doré représentant des bras d'esclaves jaillissent de la boiserie, tenant chacun au poing un bouquet de fleurs bizarres d'où les jets blancs de la bougie s'élancent comme des pistils enflammés; et, pour suprême magnificence, en guise de

dessus de portes, quatre Titiens fabuleusement beaux, dans tout leur éclat passionné, dans toute l'opulence de leur chaude couleur d'ambre, des Vénus et des maîtresses de prince étendues fièrement dans leur divine nudité sous l'ombre rouge des courtines et souriant avec la satisfaction de femmes sûres d'être éternellement belles.

Le comte George y tenait extrêmement, et il aurait donné vingt salles à manger comme celle que nous venons de décrire plutôt qu'un seul de ses cadres; dans la misère, si la misère eût pu atteindre le comte George, il aurait mis en gage le portrait de son père, la bague de sa mère, avant de vendre ses chers Titiens. C'était la seule chose qu'il possédât dont il eût été orgueilleux.

Au milieu de cette grande salle, imaginez une grande table couverte d'une nappe damassée où le blason du comte George est tissu dans la trame avec la couronne et la devise de sa maison; un surtout ciselé, figurant des chasses au tigre et au crocodile par des Indiens montés sur des éléphants, occupe le milieu; des assiettes du Japon et de vieux Sèvres, des verres de toutes formes, des coupeaux de vermeil et tout l'attirail nécessaire à manger et à boire délicatement et longtemps, remplissent le reste de l'espace. Placés autour de cette table, quatre anges damnés, Musidora, Arabelle, Phébé et Cinthie, délicieuses filles paternellement dressées par le grand George lui-même, et nommées les *incomparables*; le tout entremêlé de six jeunes gens dont aucun n'était vieux, contre l'usage habituel, et dont les visages, lisses et reposés, exprimaient l'indolente sécurité et l'aplomb praticien de gens qui ont deux ou trois cent mille livres de rentes et les plus beaux noms de France.

George, en qualité de maître de la maison, se prélassait sur un grand fauteuil de cuir de Cordoue; les autres ont des chaises plus petites, de la forme dite aujourd'hui mazarine, en ébène et revêtues de lampas cerise et blanc d'une exquise rareté.

Le service est fait par de petits nègres tout nus, à l'exception d'une trousse bouffante de soie ponceau, avec des colliers de verroterie et des cercles d'or aux bras et aux jambes, comme l'on en voit dans les scènes de Paul Véronèse. Ces négrillons circulent autour de la table avec une agilité de singe et versent aux convives les vins les plus précieux de France, de Hongrie, d'Espagne et d'Italie, contenus non dans d'ignobles bouteilles de verre, mais dans de beaux vases florentins d'argent ou de vermeil, d'un travail admirable, et, malgré leur prestesse, ils ont peine à suffire à leur service.

Pour rehausser cette élégance et ce luxe tout royal, faites tomber sur ces cristaux, ces bronzes, ces dorures, une neige de lumière d'une si vive blancheur que le moindre détail s'illumine et flamboie étrangement, un torrent de clarté mate qui ne laisse à l'ombre d'autre place que le dessous de la table, une atmosphère éblouissante traversée d'iris et de rayons prismatiques, à éteindre des yeux et des diamants moins beaux que ceux des incomparables Musidora, Arabelle, Phébé et Cinthie.

A droite de George, à côté de la chaise vide de Fortunio, est placée Musidora, la belle aux yeux vert de mer : elle a dix-huit ans tout au plus. Jamais l'imagination n'a rêvé un idéal plus suave et plus chaste ; on la prendrait pour une vignette animée des *Amours des anges*, par Thomas Moore, tant elle est limpide et diaphane. La lumière semblait sortir d'elle, et elle a plutôt l'air d'éclairer que d'être éclairée elle-même ; ses cheveux, d'un blond si pâle qu'ils se fondent avec les tons transparents de sa peau, se tournent sur ses épaules en spirales lustrées ; un simple cercle de perles, tenant de la feronnière et du diadème, empêche les deux flots dorés qui coulent de chaque côté du front de s'éparpiller et de se réunir ; ils sont si fins et si soyeux, que le moindre souffle les soulève et les fait palpiter.

Une robe d'un vert très-pâle, brochée d'argent, rehausse

la blancheur idéale de sa poitrine et de ses bras nus, autour desquels s'enroulent, en forme de bracelets, deux serpents d'émeraudes avec des yeux de diamant d'une vérité inquiétante. C'est là toute sa parure.

Son visage pâle, où brille dans son printemps une indicible jeunesse, est le type suprême de la beauté anglaise : un duvet léger en adoucit encore les moelleux contours, comme la fleur sur le fruit, et la chair en est si délicate, que le jour la pénètre et l'illumine intérieurement.

Cet ovale d'une pâleur divine, accompagné de ses deux grappes de cheveux blonds, avec ses yeux noyés de vaporeuse langueur, et sa petite bouche enfantine que lustre un reflet humide, a un air de mélancolie pudique et de plaintive résignation bien singulière à pareille fête : en voyant Musidora, l'on dirait une statue de la Pudeur placée par hasard dans un mauvais lieu.

Cependant, à l'observer attentivement, on finit par découvrir certains tours d'yeux un peu moins angéliques, et par voir frétiller au coin de cette bouche si tendrement rosée le bout de queue du dragon ; des fibrilles fauves rayent le fond de ces prunelles limpides, comme font des veines d'or dans un marbre antique, et donnent au regard quelque chose de doucereusement cruel qui sent la courtisane et la chatte ; quelquefois les sourcils ont un mouvement d'ondulation fébrile qui trahit une ardeur profonde et contenue, et la nacre de l'œil est trempée de moites lueurs comme par une larme qui se répand sans déborder.

La belle enfant est là, un bras pendant, l'autre étendu sur la table, la bouche à demi ouverte, son verre plein devant elle, le regard errant ; elle s'ennuie de cet ennui incommensurable que connaissent seuls les gens qui de bonne heure ont abusé de tout, et il n'y a plus guère de nouveau pour Musidora que la vertu.

— Allons, Musidora, dit George, tu ne bois pas ; et,

prenant le verre qu'elle n'avait pas encore touché, il le lui porta à la bouche, et, appuyant le bord contre ses dents, il lui infiltra la liqueur goutte à goutte.

Musidora le laissa faire avec la plus profonde insensibilité.

— Ne la tourmentez pas, George, dit Phébé en se levant à demi; quand elle est dans ses tristesses, il n'y a pas moyen d'en tirer un mot.

— Pardieu! répondit George en reposant le verre, puisqu'elle ne veut ni boire ni parler, pour l'empêcher de devenir tout à fait insociable, je m'en vais l'embrasser.

Musidora détourna la tête si vivement, que les lèvres de George n'effleurèrent que sa boucle d'oreille.

— Ah! fit George, Musidora devient d'une vertu monstrueuse, elle ne se laissera bientôt plus embrasser que par son amant; je lui avais pourtant inculqué les meilleurs principes. Musidora vertueuse, Fortunio absent; voilà un piteux souper!

Puisque ce Fortunio tant désiré n'est pas encore arrivé, et que sans lui nous ne pouvons commencer notre histoire, nous demanderons au lecteur la permission de lui esquisser les portraits des compagnes de Musidora, à peu près comme on remet un livre d'images ou un album plein de croquis à quelqu'un qu'on est obligé de faire attendre. Fortunio, qui sera, s'il vous plaît, le héros de ce roman, est un jeune homme habituellement fort exact, et il faut quelque motif grave qui l'ait empêché et retenu chez lui.

Phébé ressemble à la sœur d'Apollon, à la chasteté près, et c'est pour cela qu'elle en a pris le nom, qui est pour elle un madrigal et une ironie.

Elle est d'une taille haute et souple, et elle a dans son habitude de corps la désinvolture guerrière de la chasse-resse antique; son nez mince, coupé de narines roses et passionnées, se joint à son front presque sans sinuosité;

ses longs sourcils effilés, ses paupières étroites, sa bouche ronde et pure, son menton légèrement relevé, ses cheveux aux ondes crépelées, la font tout à fait ressembler à une médaille grecque.

Elle porte un costume d'une originalité piquante: une robe de brocart d'argent taillée en forme de tunique et retenue aux épaules par de larges camées, des bas de soie de la plus vaporeuse finesse, rosés par la transparence de la chair, et des souliers de satin blanc dont les bandelettes entrelacées simulent on ne peut mieux le cothurne; un croissant de diamants placé sur des cheveux noirs comme la Nuit, et un collier d'étoiles complètent cette élégante et bizarre parure.

Phébé est l'amie, ou, si l'on veut, l'ennemie intime de Musidora.

Cinthie, qui trône au bout de la table entre deux beaux jeunes gens, dont l'un est son amant passé, et l'autre son amant futur, est une véritable Romaine d'une beauté sérieuse et royale; elle n'a rien de la grâce sémillante et de la coquetterie, toujours au vent, des Parisiennes; elle est belle, elle le sait, et se repose tranquillement dans la conscience de ses charmes tout-puissants, comme un guerrier qui n'a jamais été vaincu.

Elle respire lentement et régulièrement, et son souffle a quelque chose du souffle d'un enfant endormi; ses gestes sont d'une sobriété extrême, ses mouvements rares et cadencés.

En ce moment-ci, elle tient son menton appuyé sur le dos de sa main, d'une forme et d'une blancheur incomparables; son petit doigt, capricieusement relevé, le pli de son poignet, la pose de son bras, rappellent ces grandes tournures maniérées qu'on admire aux tableaux des vieux maîtres; des cheveux de jais, où frissonnent des reflets bleuâtres, séparés en bandeaux tout simples, laissent à nu des oreilles petites, blanches, vierges de piqûres et un peu écartées de la tête comme celles des statues grecques.

Des tons chaudement bistrés adoucissent la transition du noir violent de sa chevelure à la riche pâleur de son front ; quelques légers poils follets couchés sur ses tempes modèrent la précision de ses sourcils sévèrement arqués, et des teintes blondes, qui redoublent d'intensité à mesure qu'elles montent vers la nuque, dorent harmonieusement le derrière de son cou, où se dessinent grassement, dans une chair souple et drue, les trois beaux plis du collier de Vénus. Ses épaules, fermes et mates, ont l'air de ces marbres que Canova lavait avec une eau saturée d'oxyde de fer pour en atténuer la crudité éclatante et leur ôter le lustre criard du poli.

Le ciseau de Cléomène n'a rien produit de plus parfait, et les plus suaves contours que l'art ait caressés ne sont rien auprès de cette réalité magnifique.

Quand elle veut regarder de côté, elle le fait sans tourner la tête, en coulant la prunelle dans le coin de son œil, de façon que le cristallin bleuâtre, lustré par un plus large éclair, s'illumine d'un éclat onctueux dont l'effet est inexprimable ; puis, quand elle a vu, elle ramène lentement ses prunelles fauves à leur place, sans déranger l'immobilité de son masque de marbre.

Dans l'orgueil de sa beauté, Cinthie repousse toute toilette commé un artifice indigne ; elle n'a que deux robes : une robe de velours noir et une autre de moire blanche ; elle ne porte jamais ni collier ni boucles d'oreilles, pas même une simple bague. Quelle bague, quel collier pourraient valoir la place qu'ils couvriraient ? Un jour elle répondit avec une fierté toute cornélienne à une femme qui l'avait priée de lui montrer ses chiffons et ses bijoux, et qui, étonnée de cette simplicité excessive, lui demandait comment elle faisait les jours de gala et de cérémonie ?

— J'ôte ma robe, et je défais mon peigne.

Ce soir-là, elle avait sa robe de velours noir posée sur la peau sans chemise et sans corset : elle était en demi-toilette.

Pour Arabelle, je ne sais trop qu'en dire, sinon que c'était une charmante femme. Une grâce souveraine arrondissait tous ses mouvements, et ses gestes étaient si doux, si harmonieusement filés, qu'ils avaient quelque chose de rythmique et de musical.

C'était la Parisienne par excellence : on ne pouvait pas dire qu'elle fût précisément belle, et cependant elle avait dans toute sa personne un ragoût si irritant et si hautement épicé de minauderies et de façons particulières, que ses amants eux-mêmes eussent soutenu qu'il n'y avait pas au monde une femme d'une beauté plus parfaite.

Un nez un peu capricieux, des yeux d'une grandeur médiocre, mais étincelants d'esprit ; une bouche légèrement sensuelle, des joues d'un rose timide encadrées dans des touffes soyeuses de cheveux châtain, lui faisaient le minois le plus adorablement mutin qu'on puisse imaginer. Pour le reste, petit pied, mains frêles, les reins bien cambrés, la cheville fine et sèche, le poignet mince ; tous les signes de bonne race.

Je vous épargnerai la description de son costume. Contentez-vous de savoir qu'elle était habillée à la mode de demain.

— Ah ça ! décidément Fortunio nous fausse compagnie, s'écria l'amphitryon en avalant une consciencieuse rasade de vin de Constance. J'ai envie, quand je le rencontrerai, de lui proposer de se couper un peu la gorge avec moi.

— Je suis de votre avis, dit Arabelle, mais il n'est pas aisé de rencontrer le seigneur Fortunio ; il n'y a que le hasard qui soit assez adroit pour cela. — J'avais affaire à lui, non pas pour lui couper la gorge, au contraire, et je n'ai jamais pu le trouver, quoique je l'aie cherché d'abord dans tous les endroits où il pouvait être : ensuite dans ceux où il ne pouvait pas être : je suis allé aux bois, aux Bouffes, à l'Opéra, que sais-je ! à l'église ! pas plus de

Fortunio que s'il n'eût jamais existé. Fortunio, c'est un rêve, ce n'est pas un homme.

— Qu'avais-tu donc de si pressé à lui demander ? fit Musedora en laissant tomber sur Arabelle un regard indolent.

— Les pantouffles authentiques d'une princesse chinoise qui a été sa maîtresse, à ce qu'il m'a conté un matin qu'il était un peu gris, et dont il avait promis de me faire cadeau après m'avoir baisé le pied, parce que, disait-il, j'étais la seule femme de France qui les pourrait chausser.

— Pourquoi ne pas le relancer chez lui ? dit Alfred, l'amant en expectative de Cinthie.

— Chez lui ? c'est bien aisé à dire et malaisé à faire.

— En effet, il doit sortir beaucoup ; c'est un homme très-répandu, ajouta l'amant réformé.

— Vous ne m'avez pas comprise ; pour aller chez lui, il faudrait savoir d'abord où il demeure, répliqua Arabelle.

— Il doit cependant demeurer quelque part, à moins qu'il ne perche, ce qui est encore possible, dit George ; quelqu'une de vous, adorables princesses, sait peut-être sur la branche de quel arbre miraculeux le bel oiseau a fait son nid ?

— Si je le savais, messer Georgio, je ne serais pas ici, je vous le jure, et vous pouvez m'en croire, dit la silencieuse Romaine.

— Bah ! dit Alfred, est-ce que l'on a besoin de logis ? les dames du temps entendent l'hospitalité d'une si large manière.

— Laquelle de vous, mesdames, sert de maison à Fortunio ?

— Ce que tu dis n'a pas le sens commun, et où mettrait-il ses habits et ses bottes ? reprit George gravement ; il faut toujours bien un hôtel pour loger ses bottes. — Du reste, nous avons soupé chez Fortunio, il n'y a pas longtemps ; tu y étais, si je ne me trompe.

— C'est vrai, dit Alfred ; à quoi songeais-je donc ?

— J'y étais aussi, reprit Arabelle ; et même son souper valait beaucoup mieux que le vôtre, George, quoique vous vous piquiez d'être un adepte en haute cuisine ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que Fortunio est le plus mystérieux des mortels ?

— Il n'y a rien de mystérieux à donner à souper à vingt personnes.

— Assurément non ; mais voici où le mystérieux commence : je me suis fait conduire à l'hôtel où Fortunio nous a reçus, et personne n'a eu l'air de savoir ce que je voulais dire ; Fortunio était parfaitement inconnu. Je fis prendre des informations qui furent d'abord infructueuses, mais enfin je finis par découvrir qu'un jeune homme, dont on ignorait le nom et dont le signalement se rapporte parfaitement à celui de Fortunio, avait acheté l'hôtel deux cent mille francs qu'il avait payés comptants en billets de banque, et qu'aussitôt le marché conclu, une nuée de tapissiers et d'ouvriers de toute sorte avaient envahi la maison et l'avait mise dans l'état où vous l'avez vue, avec une rapidité qui tenait de l'enchantement. De nombreux domestiques en grande livrée, un chef de cuisine suivi d'une légion d'aides et d'officiers de bouche, portant dans de grandes mannes couvertes de quoi ravitailler une armée, étaient arrivés, on ne sait d'où, le soir même du souper. — Le matin, tout disparut ; les domestiques s'en allèrent comme ils étaient venus : Fortunio sortit et ne revint pas ; il ne resta dans l'hôtel que le vieux concierge pour ouvrir de temps en temps les fenêtres et donner de l'air aux appartements.

— Si Arabelle n'avait bu que de l'eau pendant le repas, je pourrais peut-être croire ce qu'elle dit, interrompit Phébé ; mais tout ceci m'a l'air aussi fou, aussi désordonné que les globules de vin de Champagne qui montent à la surface de mon verre ; elle nous prend pour des enfants et nous débite des contes de fées avec un sérieux déplorable.